

POUR UNE CRITIQUE DU CONCEPT DE LANGAGE

Denis ZASLAWSKY (Paris)

La critique des concepts n'est pas une discipline nouvelle. En un certain sens, elle est même aussi vieille que la philosophie. Mais il y a bien des manières de la pratiquer, et chacun l'accommode à son style et à l'objet de ses méditations. Les meilleurs ont pris la peine d'en faire la théorie : entreprise difficile s'il en est, et peut-être même vouée à l'échec pour des raisons de principe qu'il ne nous appartient pas d'exposer ici. Laissons donc de côté le problème général, et bornons-nous à montrer, en déterminant les conditions d'une critique de l'idée de langage, qu'on n'a encore mesuré avec précision ni la puissance de cet instrument, ni les difficultés qu'on rencontre à vouloir l'appliquer systématiquement, fût-ce au concept le plus courant, voire le plus rebattu.

Et en effet, la notion de langage a souvent été discutée ; elle l'est aujourd'hui plus que jamais. Les progrès des sciences humaines, et le prestige qu'elles en ont tiré aux yeux des philosophes, ont fait du langage un des thèmes majeurs de la pensée contemporaine. A vrai dire, celle-ci laisse de plus en plus s'effacer la frontière entre science et philosophie, et à confronter un traité récent de linguistique générale aux réflexions de certains penseurs au goût du jour, on se demande si la linguistique n'est pas en train de tourner en philosophie et la philosophie en linguistique. Certes, une telle situation n'est pas nécessairement condamnable ; peut-être même a-t-on raison de s'en réjouir. Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que si la confusion toujours plus complète de l'attitude scientifique et de l'attitude philosophique peut être avantageuse en effet, dans la mesure où elle se réalise au profit de la première, une certaine prudence, vertu philosophique par excellence, en fait les frais. C'est cette prudence, aujourd'hui si méprisée, que nous voudrions défendre ici en suggérant que plus on avance dans l'étude scientifique et philosophique des langues ou de la langue, comme disait Ferdinand de Saussure, plus on s'éloigne d'une critique authentique du concept

de langage qui n'a jamais été faite et à laquelle il serait grand temps de préparer les esprits.

Aux yeux de beaucoup, ces considérations feront figure de paradoxes. L'image courante de la philosophie est celle d'un savoir synthétique, souvent dogmatique, et on lui oppose volontiers les méthodes moins ambitieuses, mais plus efficaces, de la science. Or, cette opinion a joué un rôle important dans les développements récents de la discipline qui nous intéresse ici : l'école anglo-saxonne, héritière, qu'elle le veuille ou non, du positivisme logique, et à laquelle nous devons sans doute ce qui s'est fait de plus sérieux en matière de critique des concepts, a été et est encore tout entière dominée par une méfiance extrême à l'égard de la généralisation. Ainsi Quine¹ envisage aujourd'hui la philosophie des sciences comme la reconstruction empirique et *progressive* de leur appareil conceptuel. Mais si ce point de vue se recommande par sa fécondité scientifique, il a le tort de n'être pas philosophique. On nous répondra que c'est précisément là ce qu'ont voulu ceux qui l'ont adopté. Soit : mais alors il nous semble qu'ils ont mal compris la philosophie, et que s'ils n'y ont pas trouvé ce que nous y cherchons, c'est qu'ils n'en ont pas pris la peine ou en ont été détournés par les philosophes eux-mêmes.

La critique du concept de langage en fournira le plus clair des témoignages. Le début de *Word and Object*, et un autre texte de Quine récemment publié en français², proposent en effet une analyse de la notion de signification qui illustre brillamment l'idée d'une revision progressive des concepts scientifiques. Le problème, sous sa forme la plus générale, est de savoir s'il est possible de se passer de la signification. En fait, la critique de Quine est plus nuancée, et c'est à une *certaine* signification qu'il s'en prend : il s'agit en quelque sorte pour lui de purifier cette notion en en donnant une définition qui ne se réfère plus à un signifié abstrait, et qui soit exprimable en termes de comportement. — Compte non tenu de la réalisation, qui est de premier ordre, l'intention n'est pas nouvelle et les objections qu'elle soulève sont déjà devenues classiques : au premier chef, on accuse ce genre d'analyse réductrice de circularité. C'est là l'argument favori de ceux qui manifestent une opposition de principe à l'égard de toute forme de Behaviorisme. En l'occurrence, on dira que la tentative de Quine est d'emblée condamnée à l'échec, que le concept qu'il expulse par une porte rentrera nécessairement tôt ou tard par une autre, et qu'on ne peut parler du langage sans parler en même temps de ce qu'il exprime : bref, que la linguistique ne saurait espérer devenir purement syntaxique.

¹ Cf. *Word and Object*, The Technology Press of The MIT, 1960, § 1 en particulier.

² *Le mythe de la signification*, dans *La philosophie analytique, Cahiers de Royaumont/Philosophie* N° IV, Paris, Les Editions de Minuit, 1962, pp. 139-169.

Cette objection présente l'avantage d'imposer à l'adversaire l'*onus probandi*. Mais c'est dire aussi qu'elle ne sera jamais décisive, et il semble bien en fait qu'elle promette plus qu'elle ne peut tenir. Ayer¹ pensait déjà l'avoir réfutée en formulant dans *Meaning and Intentionality* une définition de la signification qui ne fût pas intentionnelle. Il reconnaissait certains défauts à son analyse, mais pas celui de circularité².

Quoi qu'il en soit, ce débat n'atteint pas le fond du problème. Par cette querelle, la philosophie se défend mal, et révèle moins l'originalité de son point de vue que sa mauvaise volonté. C'est que les philosophes s'y sont trompés eux aussi : la critique des concepts n'est pas seulement un instrument de revision ou même de reconstruction, elle peut et doit ambitionner davantage encore. Jusqu'ici, elle consistait à mettre à l'épreuve un ou plusieurs termes, que le philosophe abandonnait ou conservait au contraire suivant le résultat de cet examen. Certes, ni Quine ni Ayer ne s'attaquent qu'à des mots ; derrière ceux-ci, ils visent également les notions. Mais le souci de limitation dont nous parlions plus haut, et qui fait en un sens la valeur de leur méthode, les oblige cependant à fixer toute leur attention sur *quelques éléments* d'un vaste système. Or, s'il est vrai que la critique d'un concept sera d'autant plus claire qu'on l'aura rendue indépendante de celle d'autres concepts, on n'a pas encore montré pour autant qu'une voie plus difficile serait impraticable, ni même infructueuse.

C'est cette voie que devra emprunter une critique vraiment philosophique. L'élimination, ou à défaut la modification d'un concept peut simplifier et préciser la formulation de certaines théories scientifiques : est-ce suffisant ? Même si l'on parvient à se débarrasser de ce *meaning* qui a tant fait parler de lui et qui a posé en effet tant de problèmes inutiles, ce résultat restera précaire dans la mesure où la critique aura laissé dans l'ombre d'autres concepts qui sont pourtant moins indépendants qu'on ne le pense. La thèse que nous suggérons ici est donc qu'une analyse sérieuse de telle notion linguistique ne se conçoit pas sans celle de *tous* les autres concepts linguistiques, et qu'on n'attaque pas avec assez d'énergie la signification si on laisse par ailleurs subsister l'idée de langage, celle de communication, etc. Et inversement, une critique du concept de langage sera sans effet si elle n'atteint pas en même temps la signification, la parole, la communication, bref tout cet ensemble de notions dont on dirait volontiers, en une image imprécise mais commode, qu'elles sont contenues dans l'idée de langage ou présupposées par elle.

Si une critique aussi générale est réalisable, et, le cas échéant, utile, il va de soi que la philosophie y trouvera une nouvelle raison de s'opposer aux sciences et de s'ériger en discipline préliminaire et *a priori*. Cependant,

¹ In *Atti del XII Congresso Internazionale di Filosofia*, I, Firenze, 1958, pp. 141-153.

² *Ibid.*, IV, Firenze, 1960, pp. 416-417.

nous rejetons ses prétentions, non pas pour les raisons que Jean Piaget a avancées dans un ouvrage récent¹ et qui font de lui, en dépit de ses protestations, un positiviste au sens large du terme, mais au contraire parce qu'en se définissant la propédeutique des sciences, la philosophie renonce d'entrée de jeu à tenir ses promesses. L'exemple de la phénoménologie, qui pourrait elle aussi revendiquer le titre de critique conceptuelle, le montre assez. Certes, l'*époque* reste ici l'instrument d'une réduction qui n'a pas de fin autonome mais sert les intérêts d'une doctrine, ou plutôt d'une attitude épistémologique dont l'objectif est finalement le retour aux « choses mêmes ». Toutefois, en prenant par exemple à témoin les *Méditations cartésiennes*, il est permis de dissocier la méthode husserlienne de ce qu'elle contribue à établir, et de se demander alors si elle peut remplacer cette critique des concepts que l'école anglo-saxonne semblait promettre et ne nous a pas donnée. Or, il n'en est rien : la prétention au nom de science, et de science première, a interdit à la phénoménologie l'accès, qu'elle convoitait pourtant, à une neutralité réelle (dans le sens de *Voraussetzungslosigkeit*). Aussi les analyses que Husserl a proposées de certaines notions linguistiques et logiques souffrent-elles en définitive du même défaut qui provenait, chez les héritiers du néo-positivisme, de la volonté de se limiter, et qu'il faut attribuer ici à l'ambition d'écrire la préface de la science. Parmi de nombreux textes (où *Formale und Transzendente Logik* représenterait l'étude des concepts logiques), prenons la première des *Logische Untersuchungen* : l'analyse de la signification y reste en-deçà de ce qu'on doit exiger d'une critique philosophique, parce qu'elle est encore tributaire de la linguistique. Au terme de son introduction², Husserl semblait pourtant avoir pris ses précautions en précisant que si son travail reposait bien sur le « fait des langues », il n'en dépassait pas pour autant les limites que lui assignait son parti pris de neutralité. Mais c'est là justement ce que nous contestons ; et le droit de recourir au « fait des langues », même si l'analyse qu'il en tire ne présuppose pas leur existence, ce que Husserl parvient en effet à éviter, engage déjà le philosophe à utiliser le concept de langage sans effectuer cette critique préalable qui n'a de sens que si elle précède toute autre démarche.

En conclusion, nous dirons donc que la critique du concept de langage doit remplir au moins deux conditions, dont la seconde découle de la première : être globale, et ne pas se présenter comme une science ou comme introduction à une science, puisque si le philosophe *étudie* lui aussi le langage ou, comme on aime à dire aujourd'hui, en propose un modèle, c'est qu'il a renoncé à sa vocation critique — à sa vocation de prudence.

¹ *Sagesse et illusions de la philosophie*, Paris, P.U.F., 1965.

² *Logische Untersuchungen*, Halle, Max Niemeyer Verlag, 1913², II, p. 22, trad. fr., Paris, P.U.F., 1961, p. 26.